

Enseigner : est-ce aussi un « propre de l'Homme » ?

André-Laurent PARODI *

Poser une telle question devant une assemblée composée à plus de 99 % d'hommes et de femmes dont ce fut et c'est encore la fonction, peut paraître déplacé, voire provocateur.

Et pourtant, enseigner, c'est-à-dire concevoir, organiser et réaliser la transmission du savoir mérite, m'a-t-il semblé, de s'interroger sur ce qui distingue cette démarche d'autres formes de la transmission, sinon du savoir, en tous cas de l'expérience. Y compris de celle que l'on prête parfois à l'animal.

Les formes modernes de l'enseignement avec la part croissante qu'elles accordent au numérique et le recours annoncé à de véritables « machines à apprendre », justifient aussi cette question.

Pour mieux comprendre ce qu'est enseigner, pour suivre la manière dont les méthodes et les moyens qui accompagnent cette fonction ont évolué et continuent de le faire, il m'a semblé utile de plonger dans son passé et d'interroger ses origines.

Ce sera notre première partie.

En fait, qu'est-ce qu'apprendre ? Et quelles sont les qualités considérées comme essentielles pour conduire avec succès cette démarche ?

Nous essaierons de répondre à ces interrogations dans une deuxième partie.

En toutes choses enfin, nos sociétés évoluent. Cette évolution, de plus en plus rapide, s'étend bien sûr à l'enseignement. Sommes-nous en mesure de concevoir avec clairvoyance ce que sera l'enseignement de demain ? Quelle place continuera d'y occuper l'enseignant ? Et de quelle manière ?

Je me propose d'aborder ce sujet dans une troisième partie.

LES ORIGINES DE L'ENSEIGNEMENT ET L'ÉVOLUTION DE LA DÉMARCHE PÉDAGOGIQUE

Si l'on suit Olivier REBOUL [12], professeur de philosophie, on reconnaît trois sens au verbe « *apprendre* » utilisé dans le sens de « *s'instruire* » :

* Président de l'Académie nationale de médecine ; e-mail : a.parodi@academie-medecine.fr

- celui d'être informé : « *J'apprends que vous allez mieux* » ;
- celui d'acquérir un savoir ou un savoir-faire : « *J'apprends à jouer du piano* » ;
- celui enfin de la forme intransitive : « *J'apprends tous les jours* ».

Ce dernier sens intègre, implicitement, une notion particulière : celle de l'acquisition d'une compréhension. Le substantif correspondant est l'*éducation*. C'est ce sens qui nous intéresse ici.

Notons au passage que ces trois significations du verbe « *apprendre* » sous entendent l'établissement d'une sorte d'échelle de valeur entre « *information* », « *apprentissage* » et « *compréhension* ». La distinction n'est pas que sémantique. Elle renvoie à une sorte d'évolution phylogénétique du concept ; information et apprentissage seraient les formes primaires, originelles, de la transmission du savoir.

Ce concept n'est pas sans intérêt ; il conduit à se poser la question de savoir si l'on peut parler d'enseignement à propos de certains comportements animaux ?

La transmission de gestes ou de chants, des adultes aux jeunes, est observée chez certains singes et chez des oiseaux. S'agit-il d'enseignements véritables ou simplement d'imitation ?

On connaît la transmission à son petit par la mère Chimpanzé, de la technique dite de « la pêche aux termites » à l'aide d'une baguette préparée à cet usage. Imitation passive ou éducation intentionnelle ? Le caractère ingénieux de la manœuvre (la création de l'outil) et sa finalité rémunératrice, plaident effectivement en faveur de l'enseignement d'un procédé technologique.

En fait, l'assimilation de cette transmission d'un savoir-faire à un véritable enseignement est généralement repoussée. Selon Étienne BIMBENET, Maître de conférences à l'Université Lyon III, il lui manquerait son caractère intentionnel. Certes, l'observation a bien été rapportée de cette autre mère Chimpanzé laquelle, devant la maladresse de son petit s'essayant vainement à casser des noix avec une pierre, recommence son geste, l'exécute avec lenteur, semblant ainsi réunir toutes les conditions d'un enseignement délibéré. En fait, le caractère exceptionnel du phénomène (une observation sur vingt) lui fait refuser tout caractère intentionnel et lui dénie la valeur d'un véritable apprentissage.

La même analyse a pu être appliquée à la diffusion d'un comportement nouveau — d'une sorte d'« invention » — au sein d'une population animale.

C'est ainsi qu'au moment de sa découverte en 1953, la propagation de la pratique du lavage des patates douces dans l'eau de mer, dans des colonies de macaques de la presque île japonaise de Koshima, a été considérée comme la diffusion, au sein de ces communautés, d'un savoir-faire inédit par le moyen d'une sorte d'enseignement. L'observation de ce même comportement, reprise plus attentivement dix sept ans plus tard, a révélé que la vitesse d'acquisition n'augmentait pas avec le nombre de

singes devenus « experts ». Une telle stagnation dans la durée plaide pour une imitation individuelle plutôt que pour un enseignement véritable [10].

Une nouvelle fois, il manque le caractère organisé et intentionnel qui fait le trait distinctif d'un véritable enseignement.

On retrouve un champ d'observation analogue chez les oiseaux avec le comportement célèbre des mésanges londoniennes qui avaient été surprises à décapsuler les bouteilles de lait déposées par les livreurs, le matin, sur le seuil des maisons. Trente ans plus tard, en 1947, la mode s'était répandue aux populations de mésanges de toute l'Angleterre (James FISCHER et R. A. HINDE in J.F. DORTIER, 2012 [9]). Apprentissage ou imitation ? En fait, ce coup de bec est considéré comme instinctif et programmé ; il permet naturellement aux oiseaux de soulever les écorces pour dénicher les insectes ! Il n'a fait qu'être appliqué aux bouteilles de lait et a diffusé, par imitation, au sein des populations de mésanges britanniques.

Revenons à l'Homme et aux origines de l'enseignement.

Il est peu vraisemblable que celui-ci, au sens exact du terme, ait pu voir le jour avant l'émergence du langage, sauf à imaginer le recours à la gestuelle.

En raison de l'exigence anatomique d'un larynx situé en position basse, on considère que le langage (ou un proto langage ?) n'est apparu qu'avec *Homo sapiens sapiens* et peut être aussi avec *H. s. neanderthalensis*.

Mais c'est en fait le développement du cortex frontal et temporal, responsable des activités de conceptualisation, de planification et d'abstraction nécessaires au langage, qui est reconnu comme le préalable indispensable. Ce même cortex frontal est considéré comme dépositaire de la faculté spécifiquement humaine à produire des idées, à les associer entre elles et à les transmettre, aptitude fondamentale qui ne se réalise qu'avec *Homo Sapiens*.

L'animal explore et décode son environnement. Il emmagasine des informations en mémoire à long terme. Mais il semble bien incapable d'effectuer des opérations au second degré sur ces éléments. De ce fait, il n'a pas accès à l'imagination (la production d'images mentales), à l'anticipation, à la pensée réfléchie, à la conscience et à l'abstraction [9].

Selon Étienne BIMBENET, cette incapacité le priverait de l'accès à une démarche structurée comparable à celle qu'exige l'enseignement.

Pour autant que nous puissions le savoir, la véritable manifestation d'un enseignement organisé apparaît avec la Grèce antique.

Remarquablement, au commencement, l'éducation est un plaisir ! « *Skholé* » en grec ancien exprime d'abord l'idée de « *loisir* » puis celle d'activité intellectuelle faite « à *loisir* » [1]. C'est n'est qu'avec le grec tardif et hellénistique, qu'il acquière celui d'« étude », d'« école philosophique ».

La notion d'enseignement ne prend véritablement un caractère systématique qu'au IV^e siècle avant Jésus Christ avec Platon qui crée son « *Akademeia* » ainsi dénommée parce qu'elle se tenait dans les jardins du riche citoyen athénien *Akademios*. Reprise par les Romains, l'école antique, le « *ludus* », l'école élémentaire, enseigne la lecture aux enfants, le maître officiant la canne à la main. On pense alors qu'en l'absence de châtiments corporels, ce que lisent les élèves à voix haute et en chœur ne se graverait pas suffisamment dans leur esprit. Notons que la tradition s'est maintenue jusqu'à il y a peu dans les Écoles coraniques ou *madrasas* maghrébines dans lesquelles le maître (*le Taleb*), armé de sa canne, apprend à lire et à écrire aux enfants qui l'entourent par la lecture du Coran à haute voix !

Avec l'avènement du Moyen Âge et après la profonde régression induite par les hordes germaniques analphabètes, une institution unique s'approprie la mission d'enseignement : c'est l'Église. Elle le fait en latin.

Il faut attendre le milieu du Moyen Âge pour assister à l'émergence des Universités à côté des écoles monacales. Après Palerme et Bologne au XI^e siècle, la Sorbonne est ouverte à Paris vers 1200. Un corps professoral se constitue. À cette époque, plusieurs siècles avant Gutenberg, le cours magistral est encore le seul moyen de transmettre le savoir.

Au seuil des temps modernes, le latin médiéval va régresser devant l'essor des langues nationales. La pratique de l'écriture se généralise.

Le XVI^e siècle est celui d'une explosion générale de l'éducation. La pédagogie est reconnue et enseignée pour la première fois à Halle, en 1770.

Sous la Révolution, avec Lakanal, des Écoles normales et des Écoles centrales sont créées. Elles ont pour mission la formation des Maîtres. Avec elles, notre système éducatif actuel se met en place.

Ainsi, au fil des siècles, tout naturellement, la démarche pédagogique s'est affirmée. Elle a fait l'objet d'un encadrement. Enseigner est devenu une profession avec ses critères, ses objectifs, sa formation, ses évaluations.

LE CONCEPT D'ENSEIGNEMENT

Qu'est ce que l'enseignement ?

Enseigner (du latin *insignire* : indiquer, désigner, littéralement « faire connaître par un signe ») signifie « transmettre des connaissances à un élève » (XVII^e).

À quelles conditions peut-on dire qu'il y a enseignement ?

En se référant à ce qui précède et au fait que peu de démarches sollicitent autant de qualités humaines, on admet que c'est d'abord dans l'intention qu'il faut chercher la définition du concept d'enseignement (rappelons que c'est en effet ce qui semblait manquer à cette mère Chimpanzé du Parc national de Taï) .

Inciter à apprendre est, clairement, le but de la démarche de l'enseignant.

C'est ce moteur qui donne du sens à l'acte d'enseigner.

C'est ce qui distingue l'enseignement que l'on reçoit, de l'information subie. En effet, même si elle n'est pas toujours totalement passive (« on s'informe »), même si elle nécessite une base de connaissances préalable, même si certaines pédagogies *behaviouristes* ont privilégié l'expérience personnelle aux dépens de la leçon administrée, l'information se distingue essentiellement de l'enseignement par son caractère passif, sa faible valeur didactique. Souvenons-nous de BOUVARD et PECUCHET, les autodidactes de FLAUBERT qui, loin d'être imbéciles, croyaient naïvement tout apprendre en accumulant pèle mèle, connaissances et informations !

Pour autant, il ne faudrait pas sous-estimer l'information par rapport à l'enseignement. En fait, dans l'enseignement, l'information doit être utilisée de manière critique ; elle est placée au service d'une démarche supérieure. L'enseignement oriente vers la recherche des informations, il apprend à les analyser, à les classer, voir à les critiquer. Faire apprendre est différent de faire savoir. « *Enseigner est une activité qui vise à susciter une activité (...) Réduire l'enseignement à la transmission de savoirs est un non-sens* », écrit Olivier REBOUL [12].

Au centre de la démarche se place naturellement le Maître.

Qu'est-ce qu'un Maître ?

Remarquablement, la langue française condense sous ce mot (au sens premier du terme) deux acceptions bien différentes : celle de *dominus*, le maître de maison, celui qui possède, gouverne, commande ; et celle de *magister*, celui qui enseigne, guide, éduque. Dans les deux cas, le maître, y compris dans le sens qui nous importe aujourd'hui, est celui qui détient un pouvoir lié à sa position élevée ; *magis* signifie *plus*.

C'est peu dire que cette supériorité du Maître a été et est contestée. L'actualité, révoltante, nous apprend que des professeurs des écoles ou de collèges sont agressés, brutalisés par un de leur élève quand ce n'est pas par des parents. Nous avons tous connu les « débouloonnages » de professeurs, souvent éminents, du mois de mai 1968. Ce qui est dénoncé par ces mouvements contestataires c'est, implicitement, le pouvoir que donne le savoir. L'autorité de celui qui enseigne est naturellement indissociable car dépendante de sa crédibilité laquelle découle de sa compétence.

En fait, la compétence du Maître est double : elle repose, comme cela a été dit, sur sa connaissance de ce qu'il enseigne ; mais aussi sur son aptitude à savoir l'enseigner. Sans cette double compétence, l'enseignant court le risque d'exercer en *magister*, s'abritant en quelque sorte, derrière l'autorité doctrinale, morale ou intellectuelle qu'il tente d'imposer de façon absolue.

Un tel paradigme est évidemment porteur de risques : notamment celui de laisser se développer le sentiment de l'infaillibilité alors que cette attitude est plus que jamais

fragilisée, à l'heure où le numérique bouscule la définition du professeur omniscient. Comme l'écrivait récemment le philosophe Michel SERRES : « *Les puissants supposés qui s'adressaient à des imbéciles supposés, sont en voie d'extinction !* » [5].

Et pourtant, de tout temps, il n'a été de bon professeur qui aurait été dépourvu d'ascendant sur ses élèves. Un maître, écrit Olivier REBOUL, « *c'est celui qui enseigne sa spécificité et encore autre chose ; autre chose qui est l'aisance dans le geste et la pensée, l'honnêteté, le goût, l'appétit de saisir, le courage de réfléchir, l'aptitude à juger, la fierté d'être un peu plus adulte (...)* ». Vaste mais authentique programme qui conduit directement à cette question : **peut-on enseigner à enseigner ?**

Pour ceux d'entre nous qui, comme je l'ai fait, ont dû préparer un concours d'agrégation, la réponse est — partiellement — oui. Le long apprentissage, sous la férule de maîtres chevronnés, nous a inculqué la nécessaire connaissance du sujet, la maîtrise du temps, celle du verbe et celle encore du trait lorsque l'exposé nécessitait le recours au tableau noir. En ce sens, cette formation tendait à assurer au futur enseignant sa double compétence :

- savoir ce qu'il enseigne
- savoir comment l'enseigner.

Pourtant, presque cinquante ans plus tard, il me semble que l'on doive s'interroger sur la pertinence d'une telle formation. Certes, elle nous a fourni les canons du discours pédagogique ; certes, elle nous a transmis les instruments propres à le structurer et à le conduire. Mais était-elle pour autant le sésame, le passeport, vers une carrière d'enseignant aboutie ? Ma réponse est plus réservée.

Elle est partiellement négative parce qu'il me paraît évident que, fut-elle parfaite, cette sorte de scénographie de la leçon magistrale demeure très largement insuffisante. Je me souviens qu'à l'époque où, justement, je préparais l'agrégation des Écoles vétérinaires, j'avais l'honneur de recevoir fréquemment dans mon bureau la visite d'un de nos anciens et prestigieux professeurs, alors à la retraite (il s'agit de Gustave LESBOUYRIES qui fut aussi président de notre Académie). Avec un mélange de compassion et de malice, il lui est arrivé de me dire, au cours de ses visites : « *Mais ne vous inquiétez pas, vous l'aurez votre agrégation !* » ; et il ajoutait, en vieux routier des concours : « *J'ai toujours prétendu que si on me confiait un sociétaire de la Comédie Française, en six mois, j'en ferais un agrégé !* ». Formule volontairement caricaturale mais qui me conforte dans mon propos. D'abord parce que l'idée que n'importe qui peut enseigner n'importe quoi est la négation de l'enseignement. Ensuite, et surtout, parce que ce qui fait la qualité première d'un bon enseignant, c'est également l'attention qu'il porte à ses élèves, la recherche permanente des moyens propres à susciter et à entretenir leur intérêt pour la chose enseignée. Les règles de cet art sont peu codifiables. Elles sont aussi peu enseignables que le sont l'expression dramatique juste, l'intuition psychologique, le tact, l'humour, etc. On entend souvent dire qu'un bon enseignant est celui qui « motive » ses élèves. Je n'aime pas beaucoup ce terme, galvaudé, emprunté à l'économie et

destiné au consommateur. L'élève n'est pas un « client ». Être pédagogue ne s'enseigne pas vraiment ; chacun doit l'apprendre seul en étant attentif à la demande de ses élèves. Ce facteur humain, peut-on l'appeler empathie (?), est décisif dans l'art d'enseigner.

Souvenons-nous d'Albert CAMUS écrivant à son instituteur, Monsieur GERMAIN, au lendemain de l'attribution de son Prix Nobel de littérature : « *Quand j'ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Cette sorte d'honneur (...) est une occasion pour vous dire ce que vous avez été et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève* ».

La manière dont je me suis efforcé de répondre à la question « qu'est-ce qu'apprendre ? » a peut être laissé l'impression qu'enseigner est une démarche immuable, intemporelle. Je le pense effectivement, conscient toutefois que, sinon ses acteurs et ses méthodes, en tous cas les supports de la connaissance, sont en train de changer radicalement. Cette mutation, rapide et puissante, sera-t-elle de nature à bouleverser profondément la relation humaniste dont je continue de penser qu'elle est le socle de la démarche d'enseigner ?

VERS UNE RÉVOLUTION DE LA DÉMARCHE PÉDAGOGIQUE ?

Au fil des siècles, la communication pédagogique est passée, nous l'avons vu, de l'oral (avec la *paidagôgia* de la Grèce antique), au manuscrit, puis du manuscrit au livre avec l'imprimerie.

Nous assistons, aujourd'hui, à une troisième révolution qui nous fait passer du livre à l'informatique. Désormais, tout le savoir est accessible à tous. Comment ? Chacun en connaît le principe : il suffit de naviguer sur la toile ! Tout s'y trouve !

Michel SERRES nous a récemment livré, de manière brillante, sa vision des « nouveaux défis de l'éducation ». Il a plaisamment baptisé nos élèves d'aujourd'hui et de demain « Petit Poucet et Petite Poucette ». En effet, lui ou elle, avec une virtuosité confondante, se sert de ses deux pouces pour envoyer des messages en pianotant sur le clavier de son téléphone portable !

On pressent les effets de cette révolution informatique sur la relation pédagogique. Désormais, le Maître n'a plus l'exclusivité de ce savoir qui lui assurait l'essentiel de son autorité ; chacun peut choisir — ou croit pouvoir choisir — le mode d'appropriation de la connaissance qui lui convient le mieux. Et cela, en fonction de la gestion personnelle de son temps, de ses loisirs, de ses déplacements, etc. Les *smartphones* permettent même d'emporter son enseignant avec soi, dans sa poche. En France, deux tiers des quinze à vingt-quatre ans possèdent déjà un téléphone portable. L'idée d'utiliser les téléphones mobiles comme outils pédagogiques fait son chemin. « *Le téléphone portable est l'outil technologique le plus largement*

répandu, y compris dans les pays les plus pauvres » constatait David ATCHOARENA, Directeur de la Division pour le développement des enseignements et de l'Enseignement supérieur à l'Unesco, au cours du dernier Sommet mondial pour l'innovation dans l'Éducation. Et il ajoutait, « *C'est une formidable opportunité pour l'apprentissage nomade* » [2].

L'Université en ligne est née au début des années 2000, avec des initiatives comme Canal-U en France. Une vidéothèque numérique de l'Enseignement supérieur a été créée. Elle mettait à disposition des cursus magistraux filmés. Cependant, il lui manquait cette qualité que j'ai évoquée à plusieurs reprises : la relation entre le Maître et l'élève. Ceci explique sans doute qu'elle n'ait jamais réellement décollé.

Le véritable tournant date de l'automne 2011 avec l'ouverture du premier MOOC (*Massive Open Online Coursus*) par Sebastian THRUN, initialement professeur de robotique à l'Université Stanford de Californie. Des cours en ligne gratuits, interactifs, ont été ouverts à tous ; ils ont connu d'emblée un succès rapide sans précédent : 160 000 internautes, de 190 pays, s'y inscrivent. Le cours sur l'intelligence artificielle a été traduit en 44 langues. Il est sanctionné par l'attribution d'un certificat. Remarquablement, THRUN constate que, parallèlement, ses cours à Stanford qui réunissaient jusque là 200 étudiants dans l'amphithéâtre, se réduisent, en deux à trois semaines, à une trentaine d'auditeurs. Il se renseigne et constate, philosophe : « *Ils me préfèrent en vidéo ; sur la vidéo, ils peuvent me faire revenir en arrière* » ! [3]

Depuis, d'autres universités en ligne se sont ouvertes ; après Stanford, ce sont Princeton, Perth, Michigan University, John Hopkins et bien d'autres. En Europe, l'École polytechnique de Lausanne propose elle aussi un MOOC. Des plateformes privées se sont créées comme *Udacity*, ou *Coursera* et *EdX* lancées par le prestigieux MIT (*Massachusetts Institute of Technology*) et par Harvard, rejoints par Berkeley et Texas University. L'enjeu est évident. Il s'agit de mettre à la portée de tous, l'enseignement dispensé dans les meilleures Universités du monde. Et la demande est énorme. L'accroissement mondial du nombre des étudiants est spectaculaire : en 2000, ce nombre était évalué à quatre-vingt-onze millions d'étudiants ; ils étaient cent vingt-neuf millions en 2010 et ils seront plus de deux cents millions en 2020 [4]. Dans certains pays comme la Chine, la croissance est véritablement vertigineuse : en 2002, 13 % des jeunes chinois étaient inscrits à l'Université ; en 2010, ce nombre a doublé : 26 %. Il en va de même pour l'Inde. Avec deux millions d'étudiants supplémentaires chaque année, la Chine devrait créer deux universités de 20 000 étudiants par semaine [4] ! Parallèlement, le MOOC *Coursera* accueille 1,75 Million d'auditeurs [3].

Au-delà de ces données numériques, les universités savent désormais que ce qu'elles proposent doit aller bien au delà du contenu. Il leur faut développer la créativité de leurs étudiants, transmettre une certaine passion pour les disciplines enseignées, leur apprendre à raisonner.

Nous voici revenus au cœur de notre propos. Alors que la machine informatique « apprend », que les énormes moteurs compulsent informations et interactivités, qu'ils suggèrent même des orientations vers certaines améliorations, **quelle place reste-t-il à l'enseignant ?**

La place centrale, bien évidemment. Si la forme change, si l'on prédit la disparition du cours magistral déjà bien amoindri, le rôle cardinal — dans son sens premier de « pivot » — le rôle cardinal du Maître, demeure. C'est toujours lui qui imaginera et concevra non seulement le contenu de l'enseignement, mais encore la forme des forums interactifs en ligne. C'est encore à lui que reviendra la responsabilité de l'organisation des systèmes d'évaluation. Les fondateurs des MOOC ne le cachent pas, tel Andrew Ng, co-fondateur du site Coursera, qui déclare « *l'enseignement en ligne ne remplacera pas l'enseignement de grande qualité dispensé par les Universités d'élite* ». Et il ajoute : « (...) *c'est parce que la valeur réelle des cours ne réside pas seulement dans leur contenu mais aussi dans les interactions entre les professeurs et leurs étudiants !* » [3].

Au-delà du risque d'enseignement à « deux vitesses » que l'on pressent et qui valorise encore le rôle de l'enseignant, on comprend bien que ce dernier demeure au centre de la partie. On comprend que, libéré du « pensum » du cours magistral, il peut davantage se consacrer à la part active de l'enseignement : réfléchir avec ses élèves, partager avec eux son savoir et son expérience.

Parvenu au terme de ce parcours à travers les évolutions du concept d'enseignement, depuis ses origines, suis-je maintenant capable de répondre à la question posée : **« Enseigner : est-ce aussi un propre de l'Homme » ?**

Ma réponse est résolument affirmative.

Oui, parce que du point de vue phylogénétique, l'Homme a affirmé sa capacité spécifique, non seulement à anticiper et à planifier ses activités, à résoudre des problèmes complexes, mais aussi à inventer de manière cumulative, à enrichir son expérience sur la bases de découvertes antérieures. L'animal en est incapable ; il lui manque l'assise proprement sociale de la culture, cette mise en commun de tout ce qui survient, de tout ce qui est créé, et sa consignation dans un langage [9]

L'Homme doit son enrichissement individuel et collectif à son aptitude au partage social et à la culture de l'innovation. Ces deux qualités, fondements structuraux de la transmission du savoir, sont, indéniablement, un « des propres de l'Homme ».

S'y ajoute, en tout cas pour l'aptitude au partage social, la relation humaine, fondement même de la relation pédagogique. Cette relation qui faisait écrire à Albert Camus — encore lui — « *Le bon Prof c'est celui qui a marqué notre destinée* ».

BIBLIOGRAPHIE

- [1] *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, sous la Direction d'Alain REY. Maury-Eurolivres, 45000, Manchecourt.
- [2] *Wise 2012. Le Monde*, 14 novembre 2012, p. 3.
- [3] *Courrier international, n° 1148*, 31 octobre 2012, 36-40.
- [4] *Le Monde*, 28-29 octobre 2012, p. 7.
- [5] *Le Point*, 20 septembre, 2012, p. 64.
- [6] BIMBENET E. — L'animal que je ne suis plus. Folio Essais, Gallimard, Paris, 2011.
- [7] BLAIS M.C., GAUCHET M., OTTAVI D. — Conditions de l'éducation. Les Essais, Stock, Paris, 2009.
- [8] CAMUS A. — Lettre à monsieur Germain, 19 novembre 1957 [en ligne]. Disponible sur : <<http://www.larecherchedubonheur.com/article-12648532.html>> (consulté le 18 décembre 2012).
- [9] DORTIER J.F. — L'Homme cet étrange animal. Sciences humaines Éditions. Paris, 2012.
- [10] LESTEL D. — L'animal est l'avenir de l'Homme. Fayard. Paris, 2010.
- [11] MASCRET N. — N'oublions pas les bons profs, Anne Carrière. Paris, 2012.
- [12] REBOUL O. — Qu'est-ce qu'apprendre ? PUF l'éducateur. Paris, 1995.
- [13] SERRES M. — Petite Poucette, le Pommier. Paris, 2012.